

AFSCET

Res-Systemica

Revue Française de Systémique
Fondée par Evelyne Andreewsky

Volume 19, automne 2019

Systemique du signe et du sens

Res-Systemica, volume 19, article 03

Le signe et la double subjectivité du sens :
de l'art à l'action politique

Marie-Noëlle Sarget

11 pages

contribution reçue le 20 septembre 2019



Creative Commons

Marie-Noëlle Sarget

marie-noelle.sarget@orange.fr

Le signe et la double subjectivité du sens :

De l'art à l'action politique

Pourquoi ce drôle de sujet ?

Il est né de mes deux amours, l'art et la politique - enfin la politique juste en tant que chercheur... j'ai pensé que les comparer du point de vue de ce thème pouvait avoir un intérêt...

J'essaierai de répondre à la question : Comment se construit le sens à partir du signe ? Le but du signe est de faire sens... comment y parvient-il ? Il y a une grande diversité de cas, on peut parler à ce sujet de la manière dont communiquent les cellules, les plantes, ou les animaux... je me limiterai à une réflexion ne concernant que quelques aspects des relations entre les humains...

Et je mettrai l'accent sur la complexité du récepteur, et la façon dont il intervient sur le signe pour lui donner un ou plusieurs sens, principalement dans les domaines de l'art et de la politique.

I - Dans l'art

Par le signe l'émetteur s'efforce de transmettre un message porteur de sens au récepteur.

Mais le sens reçu par le récepteur diffère évidemment en grande partie de celui que l'émetteur voulait transmettre... In fine, le sens est celui que projette le récepteur sur le signe qui lui parvient...

L'émetteur du signe, quand il est un artiste, ne s'adresse pas principalement à la rationalité, mais d'abord

1/ à la subjectivité individuelle, surtout émotionnelle.

Cela renvoie à la personnalité, aux goûts personnels de chacun :

- untel va pleurer à telle musique, vibrer à telle oeuvre d'art, l'autre pas, en fonction de son enfance, des émotions qui ont marqué sa vie, de ses rêves et de ses aspirations, qui ne sont pas identiques à celles de ses frères et soeurs, de sa famille et de ses amis..

- Pour l'artiste, le pb est de fabriquer des signes qui produiront du sens pour les récepteurs, et cela à partir de presque rien sur le plan matériel, de quelques traits, de quelques touches de couleur sur une toile...

Kandinsky, en particulier, a étudié et théorisé le rapport entre ce presque rien et l'émotion qu'il produit, qu'il appelle la «résonance intérieure» : dans l'abstrait on vise l'émotion par la ligne, la forme, la couleur... C'est leur seul pouvoir évocateur qui créera du sens chez celui qui regarde l'oeuvre d'art plastique - comme les sons chez qui écouterait de la musique...

- dans le figuratif on en appelle davantage à des émotions précises, mieux définies, plus faciles à expliciter verbalement... Alors que l'art abstrait se borne à les suggérer, en laissant à chacun le soin de donner un sens à l'oeuvre, le figuratif impose d'une certaine manière le point de vue du peintre...

2 / Mais l'artiste s'adresse aussi à la subjectivité collective

qui est liée à l'époque, au lieu où on se trouve, à sa culture, à son histoire, à ce qui a précédé en art...

Une très grande partie des oeuvres produites se réfèrent directement à la culture et aux événements de la société où elles sont produites, qu'il s'agisse des oeuvres

classiques - oeuvres religieuses, portraits d'hommes célèbres, scènes militaires, de chasse, de la vie rurale ou urbaine, etc... ou d'oeuvres plus récentes, comme celles d'Andy Warhol ou de Jeff Koons, qui renvoient à la société de consommation de notre temps dont ils sont à la fois les produits et les producteurs, ou encore le «street art» qui reflète le sort des noirs aux US, mais aussi la vie dans les quartiers pauvres un peu partout dans le monde,

L'importance de la subjectivité collective dans la construction du sens donné à l'oeuvre rend difficile l'innovation pour un artiste.

Dans les sociétés traditionnelles, les formes artistiques ont évolué très lentement, on retrouve en Amérique Latine, en Afrique et en Asie des pratiques artistiques très anciennes qui ont perduré jusqu'à nos jours...

Mais dans nos sociétés dites «historiques», aux changements très rapides depuis deux siècles, ceux qui ont créé un nouveau style ont cependant en général connu des jours très difficiles avant de seulement pouvoir vivre correctement de leur travail, le cas le plus connu étant peut-être celui de Van Gogh... qui n'a jamais pu en vivre !

A ses débuts l'artiste non conformiste qui apporte quelque chose de nouveau ne déclenche que moqueries et se retrouve au «Salon des refusés», avant d'être compris et apprécié des foules... comme Van Gogh qui ne vend aucune toile de son vivant avant d'être porté aux nues bien après sa mort. Le même processus se retrouve pour les nouvelles théories scientifiques, tout cela est bien connu... Cela se passe par des temps différents, successifs, de rejet puis d'acceptation.

D'où la nécessité de l'existence hier du «Salon des Refusés» - aujourd'hui le Salon des Indépendants - où il est en principe possible de présenter les oeuvres échappant aux critères des académies de peinture traditionnelle comme aux diktats de l'art dit «contemporain» , mais où le «Nu descendant un escalier « de Duchamp a quand même été refusé» en France, malgré l'absence officielle de jury !

Car le signe ne fait sens pour l'individu que s'il renvoie à une émotion, consciente ou inconsciente, ou peut être intégré dans un faisceau de références cognitives... un artiste qui crée des formes nouvelles doit imposer ses propres références, ce qui prend du temps...

Il y est puissamment aidé lorsqu'il s'inscrit dans une mode (le street art, lié aux modes de contestation sur les murs dans le monde ibérique, et à l'émancipation des noirs aux USA), un courant social, politique (Picasso, surréalisme, communisme), ou bénéficie de l'appui d'une puissance politique (cas des expressionnistes abstraits américains après la 2ème guerre mondiale, de Jeff Koons...) ou religieuse (ex : Chagall, qui s'appuie sur la religion juive)...

Comment s'articule cette double subjectivité du sens ?

La capacité du signe de générer une multiplicité de sens est un atout pour la création artistique, cela permet de toucher différemment la sensibilité de plusieurs publics... mais est aussi source de difficultés : la même oeuvre peut ainsi donner lieu à la perception de sens très différents : ainsi, l'«Origine du Monde» de Courbet va déclencher autant de louanges que d'animosité.

Et cette multiplicité du sens peut se retourner totalement contre l'oeuvre : dans la mesure où on peut le considérer comme une oeuvre d'art - ce dont je doute personnellement - le «plug anal» de la place Vendôme mis là à grands frais par Anne Hidalgo renvoyait pour certains à un sapin stylisé et aux codes de l'art contemporain dans le style des grands pots de fleur de Jean-Pierre Raynaud..., mais pour d'autres à la glorification de pratiques sexuelles contemporaines choquantes pour les familles et n'ayant pas grand chose à voir avec l'art - d'où la rébellion d'une grande partie du public et le retrait de la chose...

Dans l'art, il me semble qu'on peut dire que la subjectivité individuelle l'emporte probablement souvent sur la subjectivité collective dans la construction du sens... Le signe s'adresse à la sensibilité de la personne, à son intimité. Même si le mimétisme est présent, l'individu ne va pas forcément suivre son groupe dans

l'achat d'une oeuvre d'art qui lui plaît, au pire il la mettra dans sa chambre, et pas dans son salon.... Du moins quand il ne s'agit pas de pure spéculation, et que le tableau n'est pas destiné à aller directement dans un container suisse en attendant d'être revendu à quelqu'un qui ne le sortira peut-être pas de son container avant de le revendre...

Il en va tout autrement dans la politique.

II - Dans la politique

En effet, pour l'action politique les choses se passent différemment et sont beaucoup plus compliquées, car le signe émis par l'acteur politique n'est plus destiné à toucher directement les sensibilités individuelles, mais ne les atteint que via des groupes sociaux différents, aux cultures différentes, et aux perceptions parfois opposées !

Et les médias s'interposent et jouent un rôle croissant dans ces perceptions qu'il ont de moins en moins de scrupules à manipuler.

Le même signe sera ainsi reçu de manière complètement opposée selon l'orientation politique ou sociale du groupe récepteur.

Je prendrai comme exemple, la suppression de l'ISF, qui a été conçue comme une mesure destinée à permettre le retour des «riches» français exilés, potentiellement créateurs d'emplois et de flux des revenus occasionnés par leur dépenses sur le territoire national, qui est perçue uniquement comme une mesure «en faveur des riches» par les «gilets jaunes» et la CGT... Tel un chiffon rouge agité devant le taureau, le terme «ISF» est ainsi devenu un signe propre à déclencher leur colère... Mais pour les exilés fiscaux ou les candidats à la venue en France après le Brexit, la suppression de l'ISF a un tout autre sens, elle signifie simplement qu'ils peuvent envisager de rentrer en France sans payer trop d'impôts... On voit que l'appréciation individuelle dépend alors du groupe social d'appartenance et d'intérêts économiques variant en fonction de cette appartenance...

Ce qui pose à l'acteur politique des problèmes complexes en démocratie : comment faire pour qu'un signe connoté négativement par une partie de la population acquière un sens positif auprès de la majorité, afin que l'action politique soit possible sans soulever trop de protestations ? C'est ce que vise la communication politique, mais elle manque trop souvent de pertinence et de temps pour avoir une efficacité !

Contrairement à ce quelle est pour l'artiste, la multiplicité des sens est ainsi surtout une difficulté pour l'acteur politique...

En effet, le signe émis doit rencontrer ou susciter le sens pour une ou plusieurs couches sociales, un ou plusieurs secteurs de l'opinion. Il en est de même pour une nouvelle offre politique, qu'il s'agisse d'un nouveau leader ou d'un parti. Emmanuel Macron et «En Marche» ont dû construire très vite un nouveau «signe» en la personne du leader et de son parti, s'adressant à tous les déçus de la politique, aux jeunes, etc...

Et une partie du débat politique récent a porté sur la question de savoir si le Président a bien interprété le sens donné par les électeurs à leur bulletin de vote : s'agissait-il d'un vote en faveur de son programme ? ou d'un vote anti FN ? Il est clair que le débat n'est pas tranché, car la réponse n'est pas la même pour tous les électeurs !

Le problème des malentendus, ou de la métamorphose du message par le récepteur... peut être à l'avantage de l'homme politique comme le «Je vous ai compris» de de Gaulle, qui joue en sa faveur à court terme, tous les protagonistes interprétant son discours comme étant favorable à leur cause, mais lui a valu par la suite l'attentat du Petit Clamart (1962) où il a failli perdre la vie par la main de ceux qui avaient compris le message à leur avantage, et se sont estimés trahis... alors que les partisans du Général louaient rétrospectivement l'habileté politique du

même discours... discours dont la réception témoigne de la diversité des subjectivités collectives, qui diffèrent selon les groupes concernés ¹

Cette différence de perception du sens du message dans le temps est très fréquente pour les hommes politiques, et joue très souvent à leur désavantage... C'est le cas de promesses électorales qu'on va leur reprocher de ne pas avoir tenues : alors qu'il ne s'agit que d'un signe émis par l'acteur politique pour déclencher le vote et d'une déclaration d'intentions, l'électeur y voit un engagement à prendre au pied de la lettre et reprochera à l'homme politique de ne pas l'avoir tenu jusqu'à la fin de son mandat... Ainsi en est-il de la promesse de faire baisser le chômage pour les derniers présidents, alors qu'il savaient être en grande partie impuissants à la tenir, son taux dépendant probablement davantage de la conjoncture économique ou des partenaires sociaux que des politiques publiques...

Pour que le signe artistique soit porteur du sens qu'il lui a conféré, par rapport à l'acteur politique l'artiste est avantagé, car s'adressant à l'individu, il a moins à surmonter l'obstacle des groupes organisés idéologiques et politiques, ou celui des médias, qui suscitent le conformisme et peuvent freiner l'évolution des esprits individuels... groupes derrière lesquels se trouvent en plus d'après intérêts économiques...

¹ cf Wikipedia :

«Sur le moment, le discours a donné un fort sentiment de soutien à tous ses auditeurs musulmans, européens et juifs qui ont fraternisé. Il provoque une explosion de joie. Clairement, les pieds-noirs le prennent pour eux, et pensent avoir le soutien du nouveau président du Conseil.

Plus tard, certains historiens soulignent que la phrase était ambiguë : il s'agirait d'une phrase qui typiquement vise à rassurer tout le monde.

L'interprétation du soutien à l'Algérie française dominait dans les esprits à l'époque, en particulier à cause du «Vive l'Algérie... française» du même de Gaulle deux jours plus tard à Mostaganem.

Mais, parmi les très nombreuses explications, on peut citer celle du préfet Jacques Lenoir : «Comme suite aux paroles de Jacques Soustelle et du général Salan, la foule s'est fort échauffée et les cris ne cessent pas à l'apparition du Général. Cette exclamation n'est rien d'autre qu'un «J'ai entendu que vous réclamiez Soustelle, j'ai compris, mais maintenant laissez-moi parler». C'est le cri d'un orateur qui veut s'exprimer, qui n'arrive pas à se faire entendre de la multitude mais qui trouve les mots susceptibles de la faire taire»

Le temps joue aussi en général en faveur de la nouveauté artistique, qui n'a pas comme l'action politique à se confronter à la réalité...

Mais, tout particulièrement en politique, la subjectivité «collective» du récepteur est loin d'être spontanée, ce qui pose question pour la démocratie. Le message politique élaboré par les partis et les hommes politiques est en partie le fruit des agences de communication qui prodiguent leurs conseils en utilisant toutes les ressources en sémiologie de la publicité pour toucher l'électeur, y compris, donc, la fabrication d'émotions. Mais en plus, le rôle des médias pour que le signe fasse sens est très important, et il faudrait souvent aller regarder qui se trouve derrière eux pour comprendre par qui et pourquoi l'opinion est manipulée de façon à donner tel ou tel sens au signe ! La «liberté de la presse» est bien souvent celle donnée aux journalistes de diffuser leur interprétation personnelle du sens à donner au signe, interprétation à laquelle leur propre idéologie comme celle de leur journal n'est pas étrangère.

Cela vaut en art comme en politique, la plupart des grandes revues d'arts plastiques ou de photographie étant aujourd'hui dominées par une «pensée unique» au service d'un «art contemporain» discursif et spéculatif, qui bannit toute référence à l'esthétique et à la beauté - devenue quasiment un gros mot à éviter absolument !

D'où le succès des réseaux sociaux pour la diffusion et le commentaire des informations, et la ré-appropriation de la construction du sens ! Chacun peut y faire état librement du sens qu'il donne au signe dans les réseaux de son choix qui deviennent un lieu d'élaboration collective du sens à donner au signe - pour le meilleur (ex sur FB : mon Club photo, où on discute de comment les améliorer, ou les groupes de discussions thématiques, ex : sur l'autisme, avec des témoignages d'artistes, de parents et analyses d'experts) ou pour le pire (ex : les vidéos de Daech ou les pages de «gilets jaunes» qui ruissellent souvent de haine).

En guise de conclusions, quelques réflexions :sur l'Ambivalence et fragilité du lien signe-sens :

- Faire confiance au signe est un moyen qui nous permet d'économiser du temps, en se guidant sur nos expériences, nos connaissances et réactions passées, ainsi que sur celles qui nous ont été relatées, par des connaissances, ou par les médias...

Mais de ce fait même, le signe peut être trompeur, et lui faire confiance est aussi de la paresse d'une réflexion rationnelle actualisée, de la recherche de l'information en temps réel et adaptée à la situation. Le racisme - je prends ici ce mot au sens large - comme le sexisme, la haine de classe, l'anti-sémitisme, etc - est ainsi le produit d'une confiance trop facilement accordée au signe négatif que renvoie une personne ou une communauté, à partir de la généralisation et de l'extrapolation à une autre personne, ou à un autre contexte, d'une expérience négative, de faits antérieurs réels ou supposés. On peut se comporter en quelque sorte par prudence de façon «raciste» envers une personne ou une communauté à cause d'un événement subi du fait d'un individu de cette communauté, ou seulement rapporté par d'autres personnes ou les médias. Suivre paresseusement, instinctivement et immédiatement le lien qui relie le signe au sens issu d'une expérience personnelle ou collective et hurler avec les loups contre les «boucs émissaires» jetés en pâture à l'opinion publique peut ainsi conduire aux pires injustices... car les individus ne se réduisent pas à ceux que l'on a rencontrés dans le passé, ni aux stéréotypes, ni à ce que racontent les médias, qui sous prétexte d'informer construisent des signes destinés à provoquer des émotions négatives ou positives.

Pour prendre un exemple récent de la multiplicité et donc de la fragilité des sens que l'on peut accorder à un «signe» médiatisé, dans le monde de l'économie cette fois, je prendrai le nom d'un individu, «Carlos Ghosn», devenu un «signe» qui se caractérise par un très fort antagonisme des sens perçus simultanément par des groupes différents au cours des derniers mois : c'est dans le même temps que ce nom suscite hostilité et ricanements haineux chez les Gilets jaunes et la gauche

bien pensante ou caviar qui affiche sans complexes son racisme «anti-riches», l'amour inconditionnel des libanais, de sa famille et de ses amis, la solidarité discrète des anciens ou actifs de Renault et Nissan, l'admiration persistante des managers, l'embarras du gouvernement ou des journalistes essayant de se mettre du côté des opinions dominantes ou qui vont le devenir...

Mais ce que ce nom évoque peut aussi changer en fonction du sort qui lui sera réservé, et des révélations qui seront faites sur les causes réelles de son arrestation. Avant de tomber de son piédestal, Carlos Ghosn a longtemps été un demi-dieu et un héros de manga pour les Japonais. Et les titres des journaux ont évolué au fil des mois avec les pertes abyssales de l'Alliance Renault-Nissan depuis son départ : le Figaro a ainsi titré récemment : «Carlos Ghosn, l'homme qui valait 15 milliards»! Son nom est un signe, un symbole auquel sont attachés un certain nombre de sens, qui diffèrent selon la subjectivité du récepteur, et qui peuvent évoluer dans le temps en fonction du comportement ou du destin de la personne ou du groupe en question, comme du vécu du récepteur.

On rencontre les mêmes antagonismes dans un moindre mesure pour Napoléon, qui a encore ses fans et ses détracteurs, alors que d'autres suscitent l'amour ou l'indifférence, sans passer par la case haine, comme Johnny Halliday...

A quoi aboutit finalement cette réflexion comparative ?

A l'idée - peu réaliste, j'en suis consciente ! - qu'il faudrait laisser la manipulation de nos émotions aux artistes, qui eux ne mentent pas sur le but recherché !

Alors que dans l'art, on n'oublie jamais que l'on a affaire à un objet créé par un artiste, il n'en est pas toujours de même pour un discours politique - eh oui, il y a toujours des naïfs pour y croire encore ! - et c'est encore plus vrai pour les personnages médiatisés dont on a tendance à prendre le signe - l'image - pour la réalité ! Suivre le sens indiqué par ceux qui manipulent le signe, pour nous faire éprouver tel ou tel sentiment et aller dans telle ou telle direction, est très lourd de conséquences !

Il est tout de même étonnant que des personnages historiquement ou médiatiquement construits, aient le pouvoir de déclencher tant d'amour ou de

haine, même chez des gens intelligents, qui n'ont même pas conscience qu'ils ignorent tout de la personnalité réelle des individus concernés, à part le «signe», l'image qu'ils ont créée volontairement d'eux-mêmes ou que les médias élaborent sur eux pour susciter, de façon binaire, simpliste, les mêmes émotions et sentiments que l'on recherche dans les oeuvres de fiction,... et faire de l'audimat ou vendre du papier ! La transformation en série télévisée à rebondissements des informations concernant l'«Affaire»Benalla m'a paru de ce point de vue très inquiétante pour l'évolution du pouvoir médiatique et l'avenir de l'information ! Précédemment le traitement de ce qui se passait en Syrie, puis de la crise des «gilets jaunes» a été du même acabit...